

R. L. Stevenson

OUVRAGES D' HENRY DAVID THOREAU
TRADUITS PAR TH. GILLYBŒUF

De la marche. Mille et une nuits, 2003.
La vie sans principe. Mille et une nuits, 2004.
Le paradis à (re)conquérir. Mille et une nuits, 2005.
La moelle de la vie: 500 aphorismes. Mille et une nuits, 2006.
Plaidoyer pour John Brown. Mille et une nuits, 2006.
Un Yankee au Canada. La Part Commune, 2006.
Balade d'hiver, couleurs d'automne. Mille et une nuits, 2007.
Je suis simplement ce que je suis. Finitude, 2007.
Correspondance Thoreau/Emerson. Le Sandre, 2009.

Un roi barbare

ESSAI SUR H. D. THOREAU

*Traduit, annoté et présenté
par*

THIERRY GILLYBŒUF

finitude
2009

Rien ou presque
par Thierry Gillybœuf

Qu'y a-t-il de commun entre Robert Louis Stevenson, le célèbre auteur de récits d'aventure et de voyage, dont l'imaginaire fantastique se nourrissait des découvertes scientifiques et des innovations techniques de son temps, et Henry David Thoreau qui ne s'éloigna jamais ou presque, sa vie durant, de sa Nouvelle-Angleterre natale et dont l'œuvre prônant un retour à la nature s'est construite sur la sédentarité et la simplicité: rien ou presque. Et c'est précisément ce « rien ou presque » qui fait le sel de cette étude que Stevenson consacra à Thoreau

dans le Cornhill Magazine en juin 1880, sous le titre Henry David Thoreau : his character and opinions.

S'il est évident que l'auteur de Walden n'a pas pu lire celui de L'île au trésor — le second n'avait que douze ans à la mort du premier — l'inverse n'est pas vrai. En effet, Stevenson, qui n'avait alors publié que son Voyage en canoë sur les rivières du Nord et son Voyage avec un âne dans les Cévennes, a longuement lu Thoreau avant de se lancer dans la rédaction de cet essai. Pourtant, à sa mort en 1862, ce dernier n'était connu qu'au sein d'un cercle restreint de proches, d'autant qu'il n'avait publié que deux livres de son vivant. Mais il a suffi d'un seul, Walden, ou La vie dans les bois, pour établir sa renommée. Sa sœur et son ami H. G. Blake vont ensuite s'employer à éditer plusieurs inédits en l'espace de quelques années, parmi lesquels Les Forêts du Maine, De la marche, La vie sans principe, et Cap Cod. De son côté, le philosophe transcendantaliste Ralph Waldo Emerson, qui fut l'un de ses amis les plus proches, va réunir sa correspondance puis la publier en 1865, ce qui contribuera largement à le faire connaître en

Angleterre, où lui-même est considéré comme une figure majeure de la littérature américaine.

Thoreau : his life and aims est la première biographie de Thoreau à paraître en Angleterre, en 1878 (un an après la première édition parue à Boston); elle est signée H. A. Page. Sous ce pseudonyme se cache en réalité Alexander Hay Japp (1839-1905), journaliste et polygraphe écossais, auteur d'ouvrages sur des sujets aussi variés que les coucous ou les « curiosités industrielles », mais aussi d'une remarquable monographie de Thomas de Quincey. Est-ce parce qu'il a découvert les livres de Thoreau que Stevenson va s'intéresser à la biographie que lui a consacrée son compatriote, ou bien est-ce parce qu'il a lu celle-ci qu'il va se plonger dans la lecture de l'œuvre de l'écrivain américain ? La vérité tient sans doute un peu des deux.

Toujours est-il que Stevenson se lance avec une rare énergie et une extrême rigueur dans la composition de cet essai. Un de ses proches raconte que lors d'une visite dans le logement qu'il occupait à son arrivée en Californie, il trouva Stevenson noyé milieu de ses affaires sur lesquelles flottaient « épars, les volumes des œuvres complètes de Thoreau ». Ce

témoin ajoute que si Stevenson, avec son physique frêle et fragile, lui avait fait l'effet d'un homme en train de se noyer, ce travail, « tâche sans fin », l'avait littéralement « maintenu en vie ». De fait, ce qui singularise ce long essai est cet étonnant mélange d'admiration pour l'œuvre et d'agacement pour l'homme. Il est vrai qu'en ces temps de révolution industrielle, la philosophie d'un Thoreau était véritablement à contre-courant, et il était de bon ton, en cette époque, de railler le côté « efféminé » des chantres du retour à la nature. Il faudra attendre la publication, à partir de 1906, du Journal de Thoreau pour que lecteurs et critiques prennent la pleine mesure de la richesse, de la profondeur, de la diversité et de l'audace de ses idées.

Loin d'être un simple surgeon anecdotique de l'œuvre de Stevenson, cet essai exerça au contraire une influence déterminante sur l'homme et sur sa pensée. Japp compara d'ailleurs l'influence de l'écrivain américain sur son compatriote à la greffe d'un pommier sauvage américain sur un arbre fruitier de bonne souche anglaise, ajoutant que l'auteur de Dr Jekyll et Mr Hyde avait « trouvé en Thoreau non seulement une incarnation rare de l'originalité,

du courage et de l'inlassable indépendance, mais aussi un maître du style ». Ce n'est d'ailleurs pas anodin si c'est par ce constat que Japp commence Robert Louis Stevenson : a record, an estimate, and a memorial, la monographie qu'il consacra à la toute fin de sa vie à celui qui, au fil des ans, était devenu son ami.

Aujourd'hui où Thoreau semble sacralisé et « récupéré » par les tenants du tout-écologie et de l'activisme libertaire, ce portrait d'un « roi barbare » qui fait montre par endroits d'une mauvaise foi truculente, constitue une lecture salutaire d'où ressortent les contradictions et la cohérence d'une pensée échappant à tout système philosophique ou idéologique. Car à travers Thoreau, Stevenson, dont le séjour à Samoa peut s'interpréter comme un avatar de l'expérience de Walden, ne se livre à rien moins qu'à l'éloge de l'homme naturellement libre.

Th. Gillybœuf

Un roi barbare

par Robert Louis Stevenson

*“Ne pas se laisser
souiller par le monde”*

Tel qu’il est représenté sur une mauvaise gravure sur bois¹, le visage émacié et anguleux de Thoreau, avec son grand nez, fait ressortir les limites de son esprit et de sa nature. On ne trouve pas la moindre trace de cette chaleur humaine instinctive, qui est pourtant la marque même des véritables héros de ce monde, ni dans sa lucidité d’une acuité presque excessive, ni dans la dextérité

1. Il s’agit d’une gravure sur bois publiée en 1877 en frontispice de la biographie de A.H. Japp: *Thoreau: his life and aims*.

quasi animale de chacun de ses gestes. Il n'était pas indulgent, ni affable, ni courtois, ni même gentil. En fait, il se déridait rarement et ses pâles sourires s'avéraient fort peu convaincants.

Il n'entraît pas dans le caractère de Thoreau de laisser ses capacités en friche, il cherchait donc constamment à s'améliorer, à être le plus affûté possible sur le moindre détail. «*Il ne s'était prédestiné à aucun métier; il ne s'est jamais marié; il a vécu seul; il n'allait jamais à l'église; il ne votait jamais; il a refusé de payer un impôt à l'État; il ne mangeait pas de viande, ne buvait pas de vin, il a toujours ignoré l'usage du tabac, et bien qu'il fût naturaliste, il ne s'est jamais servi d'un piège ou d'un fusil. Quand, à table, on lui demandait quel plat il préférerait, il répondait: "Le plus proche"*» explique Emerson². Tant de supériorités *négatives* commencent à esquisser le portrait d'un authentique poseur. Il avait d'ailleurs pris l'habitude, dans ses derniers textes, de retrancher tous les

2. Ralph Waldo Emerson (1803-1882), essayiste et philosophe, chef de file du transcendantalisme et ami proche de Thoreau. Le passage cité est tiré de l'article nécrologique qu'Emerson a consacré à Thoreau dans *Atlantic Monthly* en août 1862.

passages teintés d'humour, qui lui paraissaient indignes de la vertu morale de sa muse, et c'est précisément cela qui prouve bien que nous sommes face à un poseur. Il était plus facile, nous dit Emerson, non sans finesse, beaucoup plus facile à Thoreau de dire *non* que *oui*. Pourtant, nul doute que l'essence même de l'amabilité est de dire *oui* dès qu'on le peut. Il manque définitivement quelque chose à l'homme qui ne se déteste pas chaque fois qu'il est contraint de dire *non*. Et ce manque était manifestement important chez ce dissident-né. Il était à ce point dénué de faiblesses que cela en devient choquant; il n'en avait pas assez pour être à l'unisson de l'humanité. Certains le considèrent comme un demi-dieu, ou un demi-homme, il n'était finalement ni l'un ni l'autre, vu qu'il ne semble avoir éprouvé aucune de nos infirmités. Les capacités d'un véritable héros de ce monde sont si vastes, si généreuses qu'il est à même d'endosser toutes les supériorités *positives*, aussi déshonorantes soient-elles. De tels hommes peuvent vivre plusieurs vies, tandis qu'un Thoreau ne peut en vivre qu'une seule, et prudemment de surcroît.

Ce n'était pas un ascète mais plutôt une sorte d'épicurien de l'espèce la plus noble, et il a eu ce grand mérite : avoir réussi sa vie au point d'être heureux. *« J'aime mon destin du cœur jusqu'à la surface »*, écrivit-il. Et alors qu'il se trouvait sur son lit de mort, voici ce qu'il a dicté (il était sans doute déjà trop faible pour tenir la plume) : *« Vous posez beaucoup de questions sur ma santé. Je suppose qu'il ne me reste pas beaucoup de mois à vivre mais, bien entendu, je n'en sais rien. Je puis dire que j'apprécie tout autant l'existence que par le passé, et que je ne regrette rien »*. Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir témoigner aussi clairement de la douceur de sa vie, avec courage et sagesse qui plus est, car ce monde n'est véritablement qu'une vallée de larmes, et le bonheur durable, tout bien réfléchi, ne vient que de l'intérieur. D'où nous pouvons dire que la satisfaction, la plénitude que Thoreau trouvait dans sa vie étaient comme une plante qu'il aurait arrosée et soignée avec une sollicitude toute féminine. Pourtant, une vie sans liberté, sans enthousiasme, qui redouterait le contact vivifiant du monde, ne serait que crainte, pour ne pas dire lâcheté. En un mot comme en cent,

Thoreau était un spectateur passif. Il n'a pas souhaité partager ses vertus, les laisser se répandre chez son prochain, mais s'est tapi dans un coin afin de les conserver pour lui seul. C'est avec une certaine complaisance envers sa propre vertu qu'il a tout quitté. Il est vrai que ses goûts étaient nobles et qu'il avait pour principale aspiration de ne pas se laisser souiller par le monde. Ses seuls luxes, on ne peut plus sains, étaient de prendre des bains froids et de se réveiller dès l'aube. Mais un homme peut aussi se montrer froidement cruel dans sa quête de bonté et même morbide dans sa quête de santé. Je ne parviens pas à retrouver le passage où il explique qu'il s'abstient de boire du thé et du café, mais je suis sûr de ne pas en trahir le sens. Voilà ce qu'il dit en substance : il pensait que gâcher la beauté naturelle du matin par ces stimulants boueux était du gaspillage et indigne d'un authentique connaisseur. Il lui suffisait de voir le soleil se lever pour y puiser toute l'inspiration nécessaire aux travaux du jour. Cela peut effectivement sembler une raison acceptable pour s'abstenir de boire du thé. Mais quand nous voyons ce même homme se priver dans la plupart

des domaines de presque tout ce que ses concitoyens avaient plaisir à consommer en toute innocence, et en outre éviter les difficultés voire les épreuves d'un commerce avec la société humaine, nous reconnaissons là cette santé valétudinaire qui est plus délicate que la maladie elle-même. Rien ne nous contraint à témoigner du respect pour ce mode de vie factice. Une véritable santé doit pouvoir se passer de ce rigorisme. Nous imaginons facilement Shakespeare commencer la journée par une pinte de bière et profiter autant que Thoreau du lever du soleil, qu'il célébrera dans de bien meilleurs vers. L'homme obligé de renoncer aux habitudes de ses contemporains pour parvenir à être heureux ressemble à celui qui, à cette fin, a recours à l'opium. Ce que nous espérons voir, c'est celui qui pourrait respirer à pleins poumons dans le monde, accomplir le travail d'un homme, tout en conservant une joie de vivre pure et intacte.

Les capacités physiques de Thoreau allaient de pair avec sa nature timorée, elles avaient la même sensibilité. Il pouvait se déplacer la nuit dans les bois car il lui suffisait de fouler le sol pour que ses pieds en reconnaissent la moindre aspérité. Il

pouvait, sans hésitation, attraper très exactement une douzaine de crayons d'un coup³, mesurer les distances avec précision⁴ et d'un seul regard jauger la contenance d'un récipient. Son odorat était si fin qu'il était capable de sentir l'odeur désagréable des maisons en passant la nuit devant elles. Son palais était si délicat que, comme un enfant, il détestait le goût du vin — à moins que, parce qu'il vivait en Amérique, il n'en ait jamais goûté de bon. Sa connaissance de la nature était si parfaite et si attentive qu'il réussissait à déterminer une période de l'année, à un ou deux jours près, à la simple observation des plantes. Par les rapports qu'il entretenait avec les animaux, il aurait pu servir de modèle au Donatello de Hawthorne⁵. Il parvenait à tirer une marmotte hors de son terrier par la queue; le renard pourchassé venait à lui

3. Le père de Thoreau dirigeait une fabrique de crayons, à laquelle ce dernier collabora.

4. Pour subsister, Thoreau louait ses services comme arpenteur.

5. Nathaniel Hawthorne (1804-1864), écrivain américain qui vécut un temps à Concord, la ville natale de Thoreau. Donatello est le héros de son roman *Le Faune de marbre*, moitié homme et moitié faune.

pour être protégé ; on a vu des écureuils sauvages nicher dans son pardessus ; en plongeant le bras dans une mare, il en retirait un poisson rutilant, suffoquant, qui restait bien sagement dans le creux de sa main. Au bout du compte, il y avait peu de chose qu'il ne sût mener à bien. Il savait fabriquer une maison, une barque, un crayon ou un livre. Il était tout à la fois arpenteur, érudit et naturaliste. Il pouvait courir, marcher, grimper, patiner, nager ou diriger une embarcation et la moindre occasion lui était bonne pour faire montre de ses nombreuses aptitudes. Un industriel, rien qu'en observant sa dextérité à réparer la fenêtre d'un wagon, lui proposa même une situation sur-le-champ. « *Le seul fruit d'une vie intense est la capacité de mieux faire la moindre chose* » écrit-il quelque part. Il faudrait changer cette maxime pour lui, tant il débordait de vie et tant ses sens étaient affûtés. Il exerçait ses talents dans de très nombreux domaines avec une perfection inhabituelle. Et sans doute pensait-il à lui-même lorsqu'il écrivait : « *Bien que la jeunesse soit de plus en plus indifférente, les lois de l'univers ne le sont pas et sont à jamais du côté du plus sensible* ».

*“Un homme est contraint
de gagner son pain”*

Thoreau avait décidé très tôt, semble-t-il, de mener une vie vouée à l'étude et à son développement personnel : son aiguille a toujours indéfectiblement indiqué le nord, elle n'a pas tremblé comme cela arrive souvent chez des personnalités plus complexes. À ses yeux, devoir et inclination naturelle ne faisaient qu'un, c'est pourquoi il a concentré toutes ses forces dans la même direction. Mais il a été d'emblée confronté à une difficulté somme toute banale : aussi agréable que soit la vie en ce bas monde, même